Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 75 (1987)

Heft: [5]

Artikel: Les courts métrages : boulimie d'images

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-278319

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Longs et moyens métrages documentaires
La rencontre avec le politique

Depuis les années 70, les femmes ont privilégié le documentaire. Elles ont investi ce genre poussées par une volonté de réappropriation du cinéma et un désir de tourner le dos au cinéma commercial traditionnel. Le documentaire historico/féministe, donne la parole aux femmes afin qu'elles disent leur corps, leur expérience sentimentale, affective, sexuelle et professionnelle. Ainsi, elles racontent enfin leur histoire et non celle rêvée ou inventée par les hommes. La plupart de ces films sont bâtis sur le schéma documents/interviews. On observe dans les documentaires actuels, une évolution symétrique à celle des films de fiction, à savoir une prise de conscience politique ouverte sur le monde. Sur onze films en compétition, deux traitent de métiers où femmes et hommes cherchent un langage commun (« Rêve de voler », Canada et « Refus de danser » Grande-Bretagne), deux traitent de sujets de politique générale (« Maman, est-ce qu'on va gagner ? », terrible réquisitoire sur la guerre froide, bien documenté et « Arc-en-ciel brisé », USA, l'histoire des déplacements forcés de 10 000 indiens Navaros, Prix du Public 1987), un seulement traite de la difficulté des femmes d'accéder au pouvoir (« Histoire à suivre », Canada). Les trois films qui sont centrés sur les problèmes de femmes exclusivement, proviennent ou traitent des femmes du tiers-monde « Fleur d'Ajonc, la femme au sud Liban » laisse parler les femmes sur la guerre. « La fin d'un long silence », bien que filmé par une Canadienne, raconte le long calvaire de la femme indienne, exclusivement à travers la voix de féministes indiennes, et sans autre commentaire (il a été primé au festival de Nyon de 1986). « On ne leur a pas demandé la lune » est un film mexicain sur la révolte des couturières après le tremblement de terre. Deux films parlent des lesbiennes et des transsexuelles (« Les terribles vivantes », Canada, et « Appelez-moi Madame », France). Un film seulement traite d'un métier où les femmes sont systématiquement repoussées : « Les femmes chefes d'orchestre ».

Les femmes chefes d'orchestre

de Christina Olofson

Suède 1987
Prix du Jury de l'Association des femmes journalistes

Christina Olofson : « La musique classique avait pour moi les mystères d'un temple dans lequel je n'osais pénétrer. J'ai finalement découvert un monde non seulement fermé, mais extrêmement misogyne où les femmes sont exclues de la direction. Dans mes recherches, j'ai trouvé une femme soviétique à la tête d'un orchestre et une Américaine qui, bien qu'elle ne dispose pas d'un orchestre, joue régulièrement. Les autres sont souvent sans travail et se sentent sous-employées malgré leurs qualités. Toutes disent la même chose : nous devons toujours être meilleures que les hommes, sinon nous ne trouvons pas de travail ! »

Dès les premières images du film, on travaille, on peine, on s'essouffle, on s'identifie à la passion de ces six femmes (américaines, suédoises, norvégienne et soviétique) qui, contre vents et marées, ont décidé de s'attaquer à l'un des derniers bastions de la misogynie. Ce film, bâti admirablement autour de cette recherche, exprime un espoir fou : décrocher un contrat et diriger enfin un vrai orchestre et non plus son reflet dans son miroir !

Photo du film « Les femmes chefes d'orchestre », de Christine Olofson.
Photo Folkets Bio

Les courts métrages
Boulimie d'images

C'est dans le court métrage que les femmes « s'éclatent ». Il demande souvent peu de moyens : une caméra 16 mm, super 8 même, quelques mètres de pellicule, quelques amis bienveillants pour tenir les rôles s'il en faut, des sous, pas forcément en grandes quantités. Le genre permet tout : de la recherche esthétique à la fiction, en passant par tous les genres, politiques ou militants, économiques ou sociaux. Déjà dans les années 70, il a été l'objet privilégié

International Sweethearts of Rhythm

de Andréa Weiss et Greta Schiller

U.S.A., 1986
Prix du public, court-métrage étranger

Sur des fragments de films d'époque et des interviews d'aujourd'hui, on découvre le premier orchestre de jazz composé exclusivement de femmes, des noires, des porto-ricaines et même deux blanches. Le film restitue la vie de cette extraordinaire formation dans le contexte raciste et misogyne des années quarante aux Etats-Unis.

Autour du film, entretien avec Helen Jones. La vie étonnante d'une tromboniste, entrée à l'âge de 14 ans dans la fanfare de son école à Mississipi, née d'une mère juive et d'un père noir, donc noire pour les E.U. d'alors.

FS : Vous avez été une pionnière dans la mesure où vous avez appartenu au premier orchestre de jazz constitué par des femmes. En étiez-vous consciente à l'époque ?

Helen Jones : Vraiment pas. J'avais 14 ans. J'étais une enfant adoptée. Je me suis enfuie de la maison. Personne ne se souciait de moi. Je voulais surtout échapper à la misère qui régnait à l'époque à Mississipi.

d'une reconquête géographique et politique pour les femmes. Il a permis de mettre à jour toute une iconographie du corps féminin et de son espace jusque-là inconnue. Les thèmes abordés cette année par les films en compétition sont aussi variés qu'ils sont nombreux. On remarque d'une manière générale, que les Etats-Unis continuent à s'attaquer à des sujets douloureux comme le viol (une femme sur trois subira un viol au cours de sa vie) ou encore le trajet ô combien douloureux de ce jeune homosexuel de 22 ans atteint du Sida. En France, par contre, les courts-métrages laissent parler l'imagination. Deux films d'animation pour la Grande-Bretagne, l'un délirant sur la soupe des sorcières (brrr...) et le problème de la guerre atomique, l'autre produit par l'un des deux ateliers d'animation (LEEDS) constitués par un collectif de femmes : « Des graines et des voleurs » est une démonstration percutante sur notre monde de consommation au détriment du tiers-monde. « Faits d'hiver » est le seul film suisse en compétition à Créteil. Danielle Giuliani et Danielle Bueti ont raconté l'histoire d'un petit garçon qui part avec son père routier. Tout le trajet en camion est vu à travers les yeux de l'enfant. En 20 minutes, l'enfant prononce une seule phrase : « Le puzzle est fini » (On n'est vraiment pas bavards en Suisse !). Ce qui frappe dans toute cette production, c'est que les deux films qui parlent de femmes arabes formulent la même revendication, à savoir de maintenir leur rôle de femme dans la société islamique. La cinéaste tunisienne, Selma Baccar *(De la Toison au fil d'or)* l'exprime clairement : « Nous voulons conserver nos traditions, nous ne voulons pas vous imiter ».

En conclusion, on peut affirmer cependant que, cinéma de reportage, cinéma d'auteur ou cinéma militant, le court-métrage a le désavantage de n'être pratiquement jamais montré dans les salles de cinéma commerciales, ni même à la télévision. Il reste néanmoins un moyen de combat essentiel.

Helen Jones au trombone.

FS : Qui est à l'origine de l'orchestre ?

HJ : Notre directeur d'école. C'est lui qui a eu l'idée de rassembler les filles dans une fanfare. Il nous a procuré des professeurs de musique. Quelques années plus tard, il nous a emmenées à Whashington pour donner un concert. C'est lui aussi qui a trouvé le nom de International Sweethearts of Rhythm.

FS : Comment cette formation s'est-elle transformée de fanfare en orchestre de jazz ?

HJ : Deux types nous ont vues. Ils ont compris qu'ils pourraient faire de l'argent avec nous. Ils nous ont en quelque sorte « rachetées ». Tant que l'école s'occupait de nous, nous étions nourries, logées et vêtues. Après, nous avons vécu sur nos salaires. Misérables. On s'est fait rouler. On était des gamines, 16, 18 ans. On ne savait rien. Il faut dire qu'on a appris notre métier. On a eu des professeurs. On travaillait très dur. Le matin on répétait, le soir on jouait. On a fait des tournées, partout où il y avait des Noirs, surtout dans le Sud. A New York aussi, au Savoye.

FS : Vous aviez acquis une grande réputation. Vous êtes même allées à l'étranger ?

HJ : En 1950, on est parties six mois en Allemagne et en Belgique. On jouait pour les soldats américains noirs stationnés en Europe.

FS : Et après ?

HJ : La formation a été dissoute. Des filles se sont mariées, moi aussi. J'ai eu quatre enfants. J'ai aussi trois petits-enfants. Dix ans après mon mariage, je suis retournée à l'école. J'ai décroché en premier un diplôme d'infirmière, ensuite d'assistance sociale. Je n'ai plus jamais touché au trombone.

FS : Vous avez des bons souvenirs de cette époque ?

HJ : Je crois que je me rappelle de tout.

FS D'accord. Mais des bons souvenirs ?

HJ : C'est une question piège ! Il y avait une telle misère à Mississipi. Il fallait s'en sortir !

Un long métrage va bientôt sortir relatant la vie de ce premier orchestre de femmes.

Le cinéma ne nourrit pas encore sa femme

Si l'on regarde l'ensemble de la production des films femmes 1986, on constate que d'une manière générale, elle a été une année faste. Si l'on prend l'exemple de la France, Coline Serreau qui a débuté avec des films féministes engagés comme « Mais qu'est-ce qu'elles veulent ? » (1976) a battu en 1986, tous les records du box office avec « Trois hommes et un couffin ». Agnès Varda, la militante de la première heure, s'est vu attribuer un « Lion d'or » à Venise pour « Sans toit ni loi ». Aux USA, Susan Seidelman a remporté un succès éclatant pour « Recherche Susan désespérément » et Randa Haines est en train de conquérir même la Suisse romande avec « Les enfants du silence ». Le film de l'Allemande Doris Dörrie, « Männer » a déjà totalisé 5 millions d'entrées en Allemagne et fait rire la Suisse romande en ce moment. Si en 1976, on pouvait déplorer le silence des femmes suédoises cinéastes, l'année 1986 par contre, voit une explosion de films de qualité faits par des femmes.

Cet éclatement soudain du film de femme est indubitablement le résultat d'un travail patient fait d'honnêteté et de probité, de recherche féministe sans compromission, sans clin d'œil. Un nouveau regard sur le cinématographe.

Mais il n'y a pas lieu de crier victoire. Dans tous les pays les femmes se heurtent aux mêmes problèmes : financement/distribution, qui sont souvent insurmontables. Aux Etats-Unis, la plupart des femmes travaillent hors des circuits commerciaux traditionnels.

Même en Allemagne, on constate que pour une production de 250 films, seulement 25 ou 30 sont faits par des femmes. L'industrie cinématographique ne fait pas encore confiance aux femmes et rares sont celles qui peuvent vivre de leur production. Pire encore, les films de femmes sont rarement distribués hors de leurs propres frontières. Or, combien de chefs-d'œuvre ainsi escamotés et jamais projetés sur les écrans à cause de distributeurs poltrons et incultes qui ont peur de les acheter, parce que souvent « pas assez commercial » !

Michèle Stroun

Ne manquez surtout pas :
Golden Eighties, de Chantal Ackerman
Amorosa, de Mai Zetterling
Les enfants du silence, de Randa Haines
Männer, de Doris Dörrie